

Huit mois, face à la tombe

JOURNAL D'UN CONDAMNÉ A MORT

JUILLET 1948

MARDI 13

Je commence ce journal avec la livraison du cahier.

Depuis samedi 10, je suis condamné à mort. J'ai mis deux jours à réaliser mon état. Il m'arrive de ne pas y croire : pourtant le bruit de mes chaînes, au moindre mouvement, n'est plus un rêve. Vu l'avocat le matin : très sûr de la grâce. Mais il y eut tellement de certitudes détruites que je ne crois en rien. Ma famille m'adjure de faire cassation. Je n'y tenais pas, voulant que Vincent Auriol examine au plus vite le dossier. Je désire traîner avec les chaînes le moins longtemps possible, pour le bon comme pour le pire. Enfin j'ai signé ma cassation et je dois patienter de trois à cinq mois avant d'en finir : ce sera long ! Demain premier parloir que j'appréhende atrocement : j'essaierai de dissimuler les fers du poignet afin d'éviter une souffrance supplémentaire à ma Famille adorée.

Je songe au procès, à l'acharnement de parti-pris dont j'ai fait l'objet. Il se peut que je vole dans ce journal quelques impressions des audiences : pas le goût aujourd'hui.

J'ai fabriqué un jeu d'échecs : je joue avec O..., mon compagnon de misère, placé en face de moi. Nous sommes séparés par un gardien installé dans un étroit couloir.

O... attend la grâce ou la mort depuis plus d'un mois : il a vingt ans. Ce qu'il a fait importe peu. A la tombée de la nuit je partage sa crainte : peut-être à l'aube viendront-ils ! ?...

Il a bon moral en apparence. Malgré mes histoires gaies, je lis dans ses yeux le désarroi à la fin du jour. Ce soir il est heureux car demain, 14 juillet, pas d'exécution. Je lui ai dit qu'il peut être grâcié à l'occasion de cette fête. Il hausse les épaules, mais il y croit : l'espoir bat dans chaque homme au rythme de son cœur, surtout aux heures graves.

Ce soir, feu d'artifice. Ce sera le plus triste 14 juillet de mon existence : heureusement le parloir me permettra de reconforter mes Parents, ma Sœur.

JEUDI 15

Impossible d'aller à la promenade : les fers m'ouvrent des plaies aux chevilles. L'infirmière m'a pansé. J'ai de l'appétit. J'ai recopié le mémoire de M... pour l'expédier à H... : ils pourront en parler ensemble.

Depuis hier O... était triste : la petite chatte de la prison avait

oublié de venir. Ils sont amis (c'est un primitif, un homme de la terre, qui communique mieux avec un animal qu'avec ses semblables). Parfois un brigadier inhumain (M. D..., pour ne pas le nommer), éloigne la chatte en la descendant au quartier bas. Mais elle aime son ami et lui revient. Elle ronronne dans sa cellule depuis une heure. Quand il sera parti, je l'adopterai. En me déplaçant pour le parler ou les promenades, je vois des yeux amis qui guettent mon passage derrière les portes : j'en suis ému. Mercredi, il y en a un qui m'a dit à la promenade : « Je n'ose pas monter à la fenêtre, José. Te voir me chagrine trop. » Il m'a parlé sans monter. Je le comprends : je ferais la même chose. Très sensible à ses attentions. Je donnerais beaucoup pour entrevoir Eddy, entendre sa voix : mon meilleur ami ! Il doit avoir du chagrin de mon malheur. Je serai grâcié : j'y crois fermement.

VENDREDI 16

Je commence à réclamer pour la nourriture : qualité infecte. J'achète à la cantine, mais ce sont toujours les mêmes denrées médiocres. Avec notre argent, nous devrions pouvoir acheter de la bonne nourriture. Je me plaindrai. Qu'est-ce que je risque ? .

SAMEDI 17

Une semaine que je suis jugé. A la suite de ma réclamation, j'ai eu la visite de M. le Directeur et du Ss-Chef, J'ai expliqué d'où venait la chose : le cuisinier (détenu comme nous) n'apporte aucune initiative dans la confection des plats. On lui donne la marchandise : il la prépare de façon à travailler le moins possible. Il sort dans deux ou trois mois et se moque des condamnés à mort : que lui importe de savoir que la nourriture appétissante contribue à entretenir leur moral ? Que lui importe qu'ils soient tristes ou gais ?

Je continuerai à réclamer tant que la chose durera : je me plaindrai aux avocats jusqu'au bout (j'ai l'habitude). De voir que la bonne nourriture dépend d'un détenu et qu'il fait le contraire de son devoir, me plonge dans une grande colère.

Joué aux dames, aux échecs. Acheté deux livres. Je vois A... à la promenade le matin : il ne compte nullement sur la cassation. Ses Parents savent qu'il est enchaîné aux pieds : j'ai peur qu'ils en parlent aux miens. Ce serait le bouquet !

DIMANCHE 18

Nous sommes cinq condamnés à mort. Dans la semaine les Assises jugeront deux grosses affaires. Nous pourrions être sept dimanche prochain. Je souhaite le contraire, bien que mes souhaits ne fassent en rien pencher la balance. Je calcule que si deux condamnés à mort venaient à être grâciés, nous resterions trois. Obligatoirement on nous réunirait de manière à limiter la sur-

veillance. (Placés vis à vis, le roulement d'un poste de garde suffirait). A... et le troisième viendraient en face de moi. Il est également possible qu'on fasse un poste de garde spécial pour moi. Ce poste occuperait en vingt-quatre heures, huit surveillants, plus les huit nécessaires à la garde d'A... et du troisième. Cela me semble extraordinaire ; nous verrons bien.

Il m'est arrivé de réveiller un surveillant qui sommeillait : je ne voulais pas qu'un brigadier le surprenne. Il m'a remercié chaleureusement : il a certainement davantage peur de perdre sa place que moi de mourir.

MARDI 20

Je commence à m'impatienter : je suis dans un état constant de colère froide. Me voir condamné à mort à l'aide de mensonges, avec un parti-pris scandaleux n'est pas fait pour adoucir mon caractère. Les jours où c'est un brave surveillant qui nous garde, passe encore. Mais quand nous tombons sur un individu méchant qui se réjouit de notre malheur, j'éclate. Hier après-midi il a refusé que j'envoie une Illustration à A... : j'en ai profité pour lui dire ce que je pensais. Depuis vendredi je suis sans courrier. J'attends la visite de M. le Ss Directeur ou du Ss Chef : l'un d'eux conserve mes lettres dans un tiroir. J'ignore si ce procédé cessera, mais ils sauront ce que j'en pense. A... touche son courrier le lendemain de son arrivée à la prison. Pourquoi un règlement spécial à mon sujet ? La petite chatte ne vient plus. Ils ont dû la tuer ou l'expédier dans une autre prison. Elle nous divertissait : c'était un grand péché.

MERCREDI 21

Parloir. Maman m'a parlé des fers : je lui ai répondu qu'on me les enlevait dans la cellule. Cette assurance les a un peu calmés.

J'ai engagé le combat afin qu'on me donne mes lettres régulièrement. Quel est le vampire qui les bloque dans un tiroir pendant trois jours ? La semaine suivant le jugement, on me les remettait le lendemain de leur départ. L'administration soucieuse d'éviter des ennuis (suicide, par exemple) avait soin de ne pas me faire attendre des nouvelles pleines de mots réconfortants. Mais quand ils ont remarqué combien mon moral était élevé, ils ont recommencé leur honteuse mesquinerie. Ma Famille a vu le Chef en sortant du parloir : attendons le résultat. Le brigadier de service au parloir en a entendu des vertes : aussi je n'ai pas eu une minute de faveur. Je m'en moque éperduement, préférant mille fois dire ce que je pense. Ma décision est prise : en cas d'acharnement injustifiable sur mon courrier, je commence la grève de la faim et le reste.

VENDREDI 23

Ma Famille n'a certainement pas laissé un jour s'écouler sans m'écrire. Donc mardi 20 les missives écrites le 19 ont dû arriver

à la Santé : je juge qu'entre le mardi, le mercredi, le jeudi, on peut censurer une lettre. En vertu de ce principe, je refuse la nourriture ce soir, au cas d'absence de courrier à midi : on verra bien.

En face, ils sont deux. Un nouveau (N...) arrivé de Versailles. Ahuri, et je suis obligé de l'inscrire, un peu froussard. Manque de classe. L'autre est gentil, mais trop bruyant : je commence à m'en fatiguer.

Demain on doit porter le mémoire au Procureur : peut-être signera-t-il l'avis favorable dans la semaine. Le temps file comme l'éclair : je ne trouve pas un moment pour lire. Je n'ai aucune pensée spéciale : la situation de condamné à mort est moins terrible qu'on le suppose.

Mais à l'époque où chaque matin risque d'être fatal, j'aurai sans doute des choses intéressantes à noter.

SAMEDI 24

Lettre. Maman parle des chaînes. Obsédant. Je ne traiterai plus du sujet, ce sera la meilleure façon d'atténuer son chagrin.

Lu, de Voltaire « *Comptez que la vie est un grand naufrage, et que la devise des hommes est : sauve qui peut.* »

Ce vieux Voltaire, il avait des idées !

Reçu un pneu de Papa, écrit hier : ma réclamation a porté ses fruit. Avec O... nous avons joué respectivement notre ration de sucre sur le gagnant de l'étape du Tour de France d'aujourd'hui. Lui a parié sur Bartali, moi sur Schult. Vainqueur : Girard.

Nous recommencerons : cela donne un but à la journée.

DIMANCHE 25

Dans la semaine nous serons fixés sur les conclusions du Procureur et du Président. L'avocat ne me semble pas très chaud. Il ne croit pas à la cassation : moi non plus. De lui, j'obtiendrai la vérité, de beaucoup préférable au chloroforme. Malgré ma nature pessimiste, je crois dans la grâce. Depuis deux ou trois jours, nous ne parlons que de la guillotine. Le petit N... change de couleur : il faut que j'arrive à chasser ce genre de conversation.

Pas de courrier. Sapristi, dans quelle galère je me trouve !

JEUDI 29

Vu M. le Directeur. Comme un imbécile, j'ai oublié de me plaindre de la nourriture qui devient infecte. Il m'a dit, au hasard de la conversation, qu'il existait toujours un décret du règlement pour démontrer au détenu que ce qu'il croit autorisé est défendu. Je n'en doute pas. « Interdit » voilà le mot clé de leur vocabulaire. Il est synonyme de mesquinerie : ils ne s'en rendent pas compte. Je rédige de suite une longue plainte pour la nourriture.

AOUT

LUNDI 2

Je suis sorti seul à la promenade. Il pleuvait. Plus triste atmosphère du monde : une cour de prison battue lugubrement par l'eau avec le petit cri d'agonie lancé par les chaînes à chaque pas, chaque pas, chaque pas, sans cesse, sans cesse, éternellement à chaque pas et encore ce bruit et ce bruit encore !

VENDREDI 6

Excellente promenade. D'être accompagné par un gentil brigadier influe sur le moral de la journée. Joué aux échecs. Il ne se passe pas une journée sans que nous parlions de guillotine, de cimetière : il faut que je combatte cette habitude. Le pauvre N... se tourmente.

LUNDI 9

Une petite dispute à la promenade avec un brigadier compatriote (surnommé « Jojo les manches courtes ». Marrant !) Très instruit, il pratique la mesquinerie par esprit de contradiction. J'ai donc refusé de pénétrer dans la cour mal aérée qu'il me destinait *spécialement*. « Je vous reconduis en cellule » me dit-il. « A votre aise, brigadier, je ne m'abaisse pas pour une promenade. Vous ne cédez pas, moi non plus. Vous dérogez à la logique, tant pis pour vous. »

Mais, sur le chemin du retour il en a entendu quelques vertes, un peu vertes, je le reconnais (toute vérité n'est pas bonne à entendre, hélas !) C'est la meilleure promenade depuis longtemps. Je suis rentré en cellule, le cœur léger. Dans la journée, j'ai revu le brigadier à plusieurs reprises : j'ai continué sur le même ton. C'est un humoriste. Il a de bonnes répliques. Suprême soulagement ! Vu l'avocat : rien de neuf. Impossible de connaître l'avis du Parquet. Je finis par croire que c'est du baratin. Pas de courrier. Tous les soirs je raconte un film à O... et N... Cela oblige ma mémoire à travailler et entretient mes modestes talents de conteur.

VENDREDI 13

Que va-t-il se passer ? Vendredi 13 !! Pour l'instant à part la promenade, la communion, le coiffeur, tout semble normal. Seuls l'avocat ou le courrier pourraient changer la tournure monotone de la journée en y incorporant un élément digne d'un vendredi 13. Légère dispute pour obtenir l'encrier et le porte-plume afin de rédiger une lettre propre au Parquet (pour O..., incapable d'avoir satisfaction). Bien entendu, j'ai eu ce qu'il désirait : c'est un droit d'ailleurs.

DIMANCHE 15

Lu un peu. « *L'opinion, disait Napoléon, est une toupie que l'on fait marcher à coups de fouet.* » Parfaitement exact!

LUNDI 16

Lu beaucoup. Monfreid écrit une phrase dont les magistrats devraient s'imprégner. On pourrait la noter en lettres d'or sous la balance de la justice. « *Plus un être est mauvais, plus la moindre velléité vers le bien, si faible soit-elle, doit prendre de l'importance.* »

JEUDI 19

Rien, absolument rien de neuf. Beaucoup lu; pas d'avocat. Causé longuement avec l'assistante sociale et un brigadier intelligent. Personne ne comprend la criminalité, ses racines: alors ils ne peuvent rien entreprendre d'efficace pour l'enrayer. Ils en sont à s'imaginer que des « exemples » (sic!) calmeraient ceux qui sont libres et pensent à tuer ou voler. Quelle pitié! l'expérience des uns a-t-elle jamais servi aux autres? Non et non: jamais! et jamais elle ne servira. Je n'ai aucun mérite à savoir ce qu'on devrait entreprendre: j'y suis passé. J'aime parler, j'aime dire des choses inédites, surprenantes. C'est de la prétention mêlée au désir de plaire, désir légitime à mon âge.

VENDREDI 20

Levé d'une humeur massacrate, aggravée par la présence dans le poste du surveillant le plus infect de la prison. Sournois, ignorant, idiot, méchant. Il pue la sueur et la moisissure. Il gardera jusqu'à sa tombe l'empreinte des murs, des grilles et des chaînes. C'est le chiourme type de toutes les caricatures. Personne ne l'aime: pas même ses collègues. Je suis resté couché pour ne pas le voir, ni être tenté de lui lancer des vérités comme cela m'est arrivé. Quelle joie pour lui si j'étais exécuté. Surtout s'il se trouve de service à l'aube fatale. Comme cette brute doit y songer. Misère humaine! Dégradation pire, plus sale, que la mienne. Et toujours pas d'avocat.

DIMANCHE 22

Une jolie phrase me tombe sous les yeux: « La peine qu'on a de châtier ne serait pas tolérable, si elle ne vous donnait pas aussi le droit de pardonner. » Également: « J'ai trop souffert de ce qu'on m'ait jugé pour juger moi aussi. »

MERCREDI 25

Ce O... a un culot monstre. A force de gentillesse (librement distribuée) je vais finir par passer pour un client. Ce matin il m'a

pris mon tube de gomina qui traînait devant mon guichet. Je ne lui parle plus. Il a besoin d'une leçon : où s'arrêtera son sans gêne ? Dans ce milieu, il faut se faire respecter. Il a rendu le tube et s'est excusé.

JEUDI 26

J'ai pris des notes sur la vie entière d'O... à seule fin de rédiger un petit roman de sa courte existence. En cas d'exécution, il l'enverra à ses Parents. Impossible de lui refuser. J'y travaillerai petit à petit.

SAMEDI 28

J'ai lu « *Il faut beaucoup pardonner à l'éloquence ; elle emporte parfois l'orateur, malgré lui, sur d'autres routes que celles de la réalité.* » Envie d'envoyer cette phrase au Procureur.

DIMANCHE 29

Très bien mangé. En prenant ma douche, j'ai constaté mon engraissement. Les os du bassin ne paraissent plus. Le ventre satisfait pousse à l'optimisme. On voit plus clair en soi. Après tout, nous ne choisissons pas de gaspiller notre vie, car nous ne vivons pas en propre, nous ne pouvons être que l'infime parcelle d'une vie démesurée, incommencée et sans fin. Parcelle, anneau ou cellule minuscule de la longue éternité humaine, nous ne saurions prétendre à aucune liberté biologique.

J'ai lu : « La passion, le parti-pris et plus encore l'ignorance rendent précaire et vaine la justice humaine. » Bravo pour « vaine » ! Pas vu l'avocat. Pour dîner, j'attends que le surveillant soit relevé car il renifle, crache, rote : il est repoussant. Ah ! ils sont sordides. Le faible pouvoir dont ils jouissent fait mieux ressortir leurs défauts. Il y en a de gentils, d'humains. De braves types (la majorité, il faut le dire) que je n'oublierai pas. Les autres... je les oublierai. Ils sont trop gluants pour arrêter le souvenir. On glisse sur eux comme sur un crachat.

SEPTEMBRE

VENDREDI 3

Ayant expliqué au premier surveillant venu de garde la nuit qu'il ne devait pas nous parler comme à des chiens, il me fit une méchante allusion à la guillotine (un jeune paysan, hargneux). Il en a entendu de sévères. Je l'ai mené jusqu'aux excuses. Il s'est humilié de crainte que je me plaigne au brigadier (je n'aurais pas été jusque-là : contraire à mes principes). Cette racaille n'aura pas le dernier mot avec moi. Et puis quelle prétentieuse ignorance !

SAMEDI 4

Journée calme, sans la visite, pourtant attendue, de l'Avocat. Je me suis enrhumé. Nez bouché ou coulant comme une fontaine. C'est énervant. J'avais un beau livre: « A chaque aube, je meurs. » Sur la demande d'un brigadier, je lui prête. Une fois l'ouvrage terminé, il a déclaré au Directeur qu'il le trouvait trop violent. Résultat: bouquin confisqué! Drôle de remerciement. Guéri des gentilleses. La chose vient de très bas. Malgré tout je dirai à ce brigadier ce que je pense de son geste. C'est la dernière fois qu'il aura l'occasion de juger un livre m'appartenant. Dieu! quel cœur de vase, de boue puant la charogne. Plus ignoble que... que... tiens, il n'existe pas de mots assez forts.

JEUDI 9

Il est 8 heures du soir, et je tombe de fatigue, alors que d'habitude je me couche à 3 heures du matin. Je suis malade. Dormir les pieds et les mains chargés de chaînes en 1948, dans la ville lumière, incroyable!

MARDI 14

Manger, dormir pour vivre. Vivre pourquoi? La mort est proche.

DIMANCHE 19

Journée morne. Pas de vin. Mauvais repas du soir. Ce matin dispute avec O... Il insultait un surveillant, sans motif. J'ai intervenu. O... m'a insulté. J'ai fait un maximum pour ce jeune crétin et il n'est même pas poli. Il profite qu'on ne peut pas se battre pour rouler les épaules. Il crâne, derrière ses grilles. Je le mets de côté définitivement à partir d'aujourd'hui. J'avais commencé les démarches pour obtenir du Bâtonnier qu'il décide son avocat de Troyes à venir défendre son client à l'audience présidentielle. (L'avocat d'O... ne veut pas répondre à la convocation du Président, sous prétexte qu'il n'a pas reçu l'argent du voyage!!). Moi, je laisse tout tomber. Vraiment mal payé de mes gentilleses. Comme toujours.

JEUDI 23

Recommencé violente campagne pour l'amélioration du courrier. J'ai une nouvelle formule qui donnera de bons résultats. Je suis dans une colère noire, car je suis le seul à toucher mon courrier une semaine après son arrivée. Les autres condamnés à mort reçoivent des lettres postées à Paris la veille au matin. Je le vois de mes yeux, tous les jours. C'est trop flagrant. Les choses se termineront tragiquement: ils récolteront ce qu'ils sèment.

LUNDI 27

Enfin une lettre de maman de jeudi dernier. Ils ont censuré deux lignes. J'ai pu les déchiffrer. En face de la banalité des termes rayés, j'ai écrit au directeur pour savoir quand cesserait leur brimade. Ma lettre est brutale. Il le cherche : je suis excédé. Dans l'après-midi, visite du chef. Epouvantable colère : toutes nos affaires dans le placard. Nous ne devons rien avoir en cellule. C'est le contre-coup des réclamations pour la nourriture et le courrier. Il se venge comme il peut. Sa colère n'intimide personne. Il fera trembler sa femme : nous il nous fait rire. Et encore sa femme porte-t-elle le pantalon ? J'ai remarqué que plus un garde-chiourme est méchant en service, moins il est courageux. Mon oncle (le mari de ma tante) était chef de camp à la Guyane. Je l'ai bien connu : méchant, *sournois*. Les détenus ont dû souffrir sous son règne. Mais je sais aussi que ma tante le frappait et lui faisait faire le ménage. Il tenait également la chandelle pour éclairer les amours de sa femme. Et ils se prennent pour des terreurs : que c'est drôle !! Les colères injustifiées, comme celles du Chef me divertissent : on se croirait au théâtre, face à un personnage exagéré de Molière. Une pièce qu'on intitulerait : « la femme coléreuse ».

MERCREDI 29

Mon père me reproche mes réclamations ? ! Inouï ! Cela m'amuse-t-il de réclamer ? ! Combien je préférerais que tout marche comme pour les autres détenus. J'aspire à la paix. Ils m'ont demandé si je portais les fers dans la cellule. J'ai répondu « non » avec naturel. Je crois les avoir persuadés. Les gens libres ont du mal à s'imaginer qu'au centre de Paris, la lumière du monde (hum ! hum !) en 1948, des hommes vivent enchaînés aux pieds, aux mains. Les pieds jour et nuit, les mains plus de 12 heures sur 24 (c'est-à-dire les 12 heures de nuit, plus le temps du coiffeur, promenades, parloirs). Ce sont des méthodes préhistoriques.

JEUDI 30

Dispute avec les comptables pour les cantines. Ils en prennent trop à leur aise. Ils chercheront un autre client : je ne marche pas pour me laisser plumer. Me suis endormi très tard : surveillants de nuit tellement sympathiques. Je suis en bons termes avec la grosse majorité. Je préfère cela que les faveurs des chefs de la prison, que je ne vois jamais.

OCTOBRE

DIMANCHE 3

Très bonne cuisine à midi. J'ai bu mon quart de vin et les deux d'O..., N... — O... avait perdu le sien sur un pari, avant

notre dispute. N... me le donne par gentillesse, et puis il ne l'aime pas. Le vin réchauffe. Je comprends pourquoi les meilleures affaires se traitent en sortant de table.

LUNDI 4

Longue lettre de mon père. Maman a moins de travail. Seule, elle est seule, la pauvre, si douce. Dieu, si je pouvais sortir pour les aider. C'est à pleurer, à sangloter ! Et cette mort qui traîne, qui ricane dans la cellule. Qu'elle vienne, et qu'on n'en parle plus. C'est trop long.

JEUDI 7

Sortir ? ! Marcher longtemps dans le froid sec de l'hiver, manger sur une nappe, dans des assiettes, quitter à jamais la perspective des murs, barreaux, gardiens, ne plus entendre ce bruit de clefs, ces paroles de prison. Ne plus voir d'hommes ignobles dans le genre du Ss-chef. Je compte des défauts, mais je croyais impossible qu'un être puisse en réunir autant que lui. Malhonnête, menteur, méchant, prétentieux, injuste, idiot, versatile, courtisan, et j'en passe. Heureusement qu'il ne dirige pas la prison. Heureusement que la pénitentiaire groupe des gens bien, intelligents, humains ; heureusement qu'il se range dans l'exception. Mais il est là, pour l'instant. Il me hait : je le lui rends. Il me fait du mal : je commence ma vie, il termine la sienne (j'y gagne encore !). Il pourrait une rose en la touchant.

JEUDI 14

A la Santé, les détenus docteurs en médecine qui sollicitent une place ne sont jamais classés infirmiers. On préfère employer des incapables qui se rendent moins compte des anomalies. Je m'amuse à demander à tous les brigadiers que je vois pourquoi les médecins sont utilisés à la bibliothèque, à la comptabilité. Ils répondent qu'ils n'en savent rien. Je me fais alors une joie de leur expliquer. Les distractions sont tellement rares !

SAMEDI 16

Le parti-pris, le favoritisme battent leur plein dans cette sale prison. Le plus ignoble, c'est leur lâcheté. Pas un seul chef n'a le courage de prendre ses responsabilités. Il n'y a qu'envers les politiques : on constate que la peur les paralyse (ils ménagent le lendemain). Le plus drôle c'est qu'ils emploient le mot « Justice » à tous propos (peut-être parce qu'ils font partie du ministère du même nom). Grimaciers !

JEUDI 21

La nourriture devient de plus en plus mauvaise. Le surveillant des cuisines, une brute idiote nommée M..., empêche le cuisinier

de nous préparer les pommes de terre autrement qu'en ragoût épais, genre cataplasme. Il est méchant et se réjouit de la misère des autres. J'attends qu'il vienne de nuit à mon poste : nous nous expliquerons. Chaque semaine, on rogne les frites du jeudi et du dimanche. Je m'attends à ce qu'on les supprime. Le condamné à mort sans argent mange mal et ne fume pas. Certainement la seule prison du MONDE avec un régime semblable envers ceux qui attendent la mort. Quelle boue !

VENDREDI 22

Ce premier cahier touche à sa fin. Il est mal rédigé, il manque de réflexions personnelles un peu profondes. Il est matérialiste ? Souvent, j'ai envie de l'abandonner. Pour écrire convenablement, il faut la solitude. Le condamné à mort n'est pas traversé de pensées extraordinaires, comme on le suppose. En cas d'une cassation rejetée, à l'époque où les avocats verront Vincent Auriol, j'aurai peut-être des choses intéressantes à noter. L'homme ne vaut devant la vie que ce qu'il vaut devant la mort, je resterai à la hauteur. Si la cassation est accordée, je me contente d'écrire « Où il y a une volonté, il y a un chemin. » Ainsi soit-il.

LUNDI 25

Je vais de mal en pire. Toujours pas de docteur malgré les efforts des brigadiers de service et même du Ss-Chef. Les nuits me fatiguent. Je tousse en dormant : j'ai la poitrine en feu.

MARDI 26

Toujours pas de médecin. Je suis vidé de mes forces. Je transpire et n'ayant qu'une chemise elle sèche sur ma peau. J'ai un point de côté. Tonnerre de malheur, si j'attrape une pneumonie, ce sale toubib le paiera. Il est venu dans la soirée. Il a diagnostiqué un bronchite et a ordonné *une* pose de ventouses, de *quatre* ventouses seulement !! Il espère que l'unique pose de ventouses me guérira. Et puis, c'est tellement coûteux les ventouses. J'ai aussi droit à l'aspirine. A la Santé, c'est le remède type : aspirine pour n'importe quoi. A supposer que les médecins touchent une commission sur la vente. Enfin, ma constitution aidant, je guérirai peut-être.

JEUDI 28

Pas encore touché le sirop commandé lundi. Ainsi marchent les choses, avec le consentement des chefs de la prison. Un détenu est considéré comme un ver de terre qu'on écraserait du pied s'il était possible de maquiller cet assassinat en suicide. Je suis fixé et bien fixé. D'ailleurs la majorité des surveillants convient avec moi que la honte est installée depuis toujours dans la

pénitentiaire et qu'elle y restera. L'habitude de considérer les détenus comme des bêtes malfaisantes est définitivement ancrée. Beaucoup de surveillants me disent : dehors, nous ne disons pas que nous sommes gardiens de prison. Les gardiens de prison sont discrédités dans le monde entier. Pourquoi ? Qu'ont fait les vieux gardiens (à part la minorité) ? Seulement, au cours de ce siècle, dans les centrales, entre les deux guerres ! ? *Les Allemands* ont supprimé la salle de discipline dans nos centrales. Ils ont trouvé qu'elles étaient *trop barbares*... Venant d'eux, le mot a sa pleine signification.

VENDREDI 29

Les jours se suivent et ne ressemblent pas. Dans la soirée, ils ont apporté la grâce d'O... : les grandes joies sont muettes. Il ne savait plus quoi dire. Malgré que nous ne nous parlions plus depuis deux mois, il m'a serré la main en s'excusant à nouveau. Je n'ai pas répondu. Il sait que la visite de son avocat lui a sauvé la tête. Il sait aussi qu'il me doit cette visite au Président : il me la doit. J'ai agi suivant mon cœur. Qu'il garde des excuses dont je n'ai que faire. Ma bronchite s'accroît. Je tousse comme un damné. On me soigne avec des pilules : impossible d'obtenir des cataplasmes ou des ventouses. Je ne peux plus parler. Le prochain parler sera triste.

NOVEMBRE

Une lettre de mon père où je comprends que la cassation bat de l'aile. Je tousse beaucoup. Je réclame le docteur vainement depuis hier. Je m'amuse à faire de petits problèmes : j'arrive à deviner les âges, pointures de chaussures et les numéros de domicile à l'aide de combinaisons de chiffres. Les surveillants n'en reviennent pas.

LUNDI 15

Au réveil, dispute avec un gardien méchant. On ne lui disait rien, il a commencé à chercher des histoires (genre querelles d'Allemands). Il a été reçu. Je lui ai dit qu'il donne des ordres à son chien, ou à sa femme sur ce ton de seigneur, mais que pour mon compte il n'avait qu'à rentrer dans ma cellule : nous nous expliquerions mieux. Nous devons le supporter jusqu'à 12 h. 30. Seulement il ne lit pas, nous ne lui adressons pas la parole. Il y perd beaucoup. De plus, le réchaud électrique est cassé : il se gèle.

MERCREDI 17

A l'entrée de ma Famille, j'ai compris que la cassation était rejetée. Ils semblaient tristes à mourir. J'ai paru compter fermement sur la grâce, pour leur rendre courage. Ma sœur a été

de nous préparer les pommes de terre autrement qu'en ragoût épais, genre cataplasme. Il est méchant et se réjouit de la misère des autres. J'attends qu'il vienne de nuit à mon poste : nous nous expliquerons. Chaque semaine, on rogne les frites du jeudi et du dimanche. Je m'attends à ce qu'on les supprime. Le condamné à mort sans argent mange mal et ne fume pas. Certainement la seule prison du MONDE avec un régime semblable envers ceux qui attendent la mort. Quelle boue !

VENDREDI 22

Ce premier cahier touche à sa fin. Il est mal rédigé, il manque de réflexions personnelles un peu profondes. Il est matérialiste ? Souvent, j'ai envie de l'abandonner. Pour écrire convenablement, il faut la solitude. Le condamné à mort n'est pas traversé de pensées extraordinaires, comme on le suppose. En cas d'une cassation rejetée, à l'époque où les avocats verront Vincent Auriol, j'aurai peut-être des choses intéressantes à noter. L'homme ne vaut devant la vie que ce qu'il vaut devant la mort, je resterai à la hauteur. Si la cassation est accordée, je me contente d'écrire « Où il y a une volonté, il y a un chemin. » Ainsi soit-il.

LUNDI 25

Je vais de mal en pire. Toujours pas de docteur malgré les efforts des brigadiers de service et même du Ss-Chef. Les nuits me fatiguent. Je tousse en dormant : j'ai la poitrine en feu.

MARDI 26

Toujours pas de médecin. Je suis vidé de mes forces. Je transpire et n'ayant qu'une chemise elle sèche sur ma peau. J'ai un point de côté. Tonnerre de malheur, si j'attrape une pneumonie, ce sale toubib le paiera. Il est venu dans la soirée. Il a diagnostiqué un bronchite et a ordonné *une* pose de ventouses, de *quatre* ventouses seulement !! Il espère que l'unique pose de ventouses me guérira. Et puis, c'est tellement coûteux les ventouses. J'ai aussi droit à l'aspirine. A la Santé, c'est le remède type : aspirine pour n'importe quoi. A supposer que les médecins touchent une commission sur la vente. Enfin, ma constitution aidant, je guérirai peut-être.

JEUDI 28

Pas encore touché le sirop commandé lundi. Ainsi marchent les choses, avec le consentement des chefs de la prison. Un détenu est considéré comme un ver de terre qu'on écraserait du pied s'il était possible de maquiller cet assassinat en suicide. Je suis fixé et bien fixé. D'ailleurs la majorité des surveillants convient avec moi que la honte est installée depuis toujours dans la

pénitenciaire et qu'elle y restera. L'habitude de considérer les détenus comme des bêtes malfaisantes est définitivement ancrée. Beaucoup de surveillants me disent : dehors, nous ne disons pas que nous sommes gardiens de prison. Les gardiens de prison sont discrédités dans le monde entier. Pourquoi ? Qu'ont fait les vieux gardiens (à part la minorité) ? Seulement, au cours de ce siècle, dans les centrales, entre les deux guerres ! ? *Les Allemands* ont supprimé la salle de discipline dans nos centrales. Ils ont trouvé qu'elles étaient *trop barbares*... Venant d'eux, le mot a sa pleine signification.

VENDREDI 29

Les jours se suivent et ne ressemblent pas. Dans la soirée, ils ont apporté la grâce d'O... : les grandes joies sont muettes. Il ne savait plus quoi dire. Malgré que nous ne nous parlions plus depuis deux mois, il m'a serré la main en s'excusant à nouveau. Je n'ai pas répondu. Il sait que la visite de son avocat lui a sauvé la tête. Il sait aussi qu'il me doit cette visite au Président : il me la doit. J'ai agi suivant mon cœur. Qu'il garde des excuses dont je n'ai que faire. Ma bronchite s'accroît. Je tousse comme un damné. On me soigne avec des pilules : impossible d'obtenir des cataplasmes ou des ventouses. Je ne peux plus parler. Le prochain parler sera triste.

NOVEMBRE

Une lettre de mon père où je comprends que la cassation bat de l'aile. Je tousse beaucoup. Je réclame le docteur vainement depuis hier. Je m'amuse à faire de petits problèmes : j'arrive à deviner les âges, pointures de chaussures et les numéros de domicile à l'aide de combinaisons de chiffres. Les surveillants n'en reviennent pas.

LUNDI 15

Au réveil, dispute avec un gardien méchant. On ne lui disait rien, il a commencé à chercher des histoires (genre querelles d'Allemands). Il a été reçu. Je lui ai dit qu'il donne des ordres à son chien, ou à sa femme sur ce ton de seigneur, mais que pour mon compte il n'avait qu'à rentrer dans ma cellule : nous nous expliquerions mieux. Nous devons le supporter jusqu'à 12 h. 30. Seulement il ne lit pas, nous ne lui adressons pas la parole. Il y perd beaucoup. De plus, le réchaud électrique est cassé : il se gèle.

MERCREDI 17

A l'entrée de ma Famille, j'ai compris que la cassation était rejetée. Ils semblaient tristes à mourir. J'ai paru compter fermement sur la grâce, pour leur rendre courage. Ma sœur a été

très bien. Ce sont des heures graves, pénibles, qui menacent de s'attrister davantage, car il est juste qu'une situation peut toujours empirer. Espérons, tout de même.

DECEMBRE

MERCREDI 1^{er}

Passé la nuit blanche. Il y avait une bonne équipe de nuit, c'était agréable de discuter. Dormi toute la matinée. En ce moment je suis à une heure du soir. Je viens d'entendre A... revenir du sien. Vu ma Famille: très bonne santé. J'ai peur que les démarches ne portent plus si le dossier tarde. Chez moi on espère. Les nouvelles sont bonnes. Que réclamer de plus?

VENDREDI 3

Je ne lis rien d'intéressant. Je joue aux dés avec N...: à celui qui lavera les gamelles de l'autre. Déjà gagné un mois de nettoyage. Horreur de laver ma gamelle!

SAMEDI 4

Mon livre de montagne est arrivé. On me le porte demain. J'attends les oranges de la cantine: l'eau m'en vient à la bouche.

DIMANCHE 5 — LUNDI 6

Rien, rien, que des heures sur d'autres heures et encore d'autres.

MARDI 7

Je mange des oranges et j'attends.

VENDREDI 10

Il y a cinq mois exactement, je rentrais de la seconde journée. Echec complet, mais assez réconfortant puisque le procureur a utilisé mensonges sur mensonges pour obtenir ma tête. Il sera plus doux de mourir de cette façon que complètement coupable.

DIMANCHE 12

Dans le placard, un surveillant a volé trois livres neufs dont un pas encore coupé. Il me coûte de réclamer (j'aime régler mes affaires tout seul). Mais, là, je suis sans défense.

MARDI 14

Je vais obtenir la pose d'un cadenas sur le placard afin d'enrayer les vols.

MERCREDI 15

Vu le Ss-Directeur au sujet des vols de bouquins : trop longue conversation à relater, mais très amusante. Réplique du genre de « Je ne comprends pas que les objets disparaissent de votre placard. N'y a-t-il pas un surveillant en permanence ? » Pauvre type ! Son expérience de la vie est restreinte.

VENDREDI 17

La Direction a refusé l'eau chaude réclamée par A... (un seau le jour du changement de linge, puisque nous n'allons pas aux douches). Cependant un robinet d'eau bouillante coule sans arrêt à 15 mètres de nos cellules ! Non, il faut se laver à l'eau glacée, en fin décembre. Et il est simple de nous donner cette eau. Ils font le maximum pour nous maltraiter : c'est flagrant.

DIMANCHE 19

Événement sensationnel, après un bon repas, venu frapper à la porte de notre petit monde de fantômes. N... a vu son avocat. Il lui apportait sa grâce. Emouvant aux larmes voir le petit N... (1 m. 58) sauter au cou de son défenseur (1 m. 85) pour l'embrasser. Puis il s'est écroulé sur son lit en sanglotant. J'avais le cœur gonflé comme une éponge, les entrailles serrées. Quelle scène ! Pas un mot superflu. Des silences pleins de fluide, une poignée de mains d'adieu où le contact prolongé des doigts serrant d'autres doigts, a déclenché une embrassade spontanée, violente. Pour conclure, les convulsions de l'homme sauvé pleurant de joie, secoué par sa joie. Inouï ! Aucun acteur du monde n'aurait pu rendre cette scène. Il n'y a que la vie pour apporter de tels clichés. Brave petit, ce N... Je lui ai donné de bons conseils pour la centrale. Il n'est guère taillé pour la lutte. Un jour, il m'a avoué : « Tu sais, José, s'ils viennent un matin, j'aurai très peur. » Tristesse ! Une seconde d'égarement, une mauvaise femme, se payent trop chers. 1^o — cinq mois en attendant la mort. 2^o — sa vie centrale, avec la loi du silence. Pas l'ombre d'une joie. Le plus désespérant sur la terre ce sont les inventions des hommes pour torturer d'autres hommes. Qui, a vraiment le droit de juger son prochain ? Qui ? Qu'il vienne et s'explique, lui, le parfait.

LUNDI 20

Une de mes lettres à la Direction est revenue avec une réponse. « Refus définitif de poule. » « Vous aurez un régime amélioré pour Noël. » Nous verrons. Déjà vu le S--Chef : petite altercation

au sujet de l'eau chaude. L'auxiliaire (un détenu) croyant Georges à la promenade a dit au surveillant du poste : « Les condamnés à mort, ce sont bien des bouches inutiles. » Ce qui veut dire « On devrait les exécuter. » Dispute violente avec moi (je l'ai su immédiatement). En une journée, le bruit s'est répandu dans toute la prison. Les brigadiers l'ont sermonné. Les détenus lui mènent la vie dure. Une occasion a suffi pour connaître sa pensée. Nous le gorgions de marchandises, nous plaisantions. Il semblait bon enfant. Total, c'est un misérable qui nous souhaitait le couteau derrière ses grimaces. Saloperies!...

VENDREDI 31

Voilà le dernier jour de l'année : elle a filé à toute vitesse. Triste année, pleine d'épreuves. Je vis la plus angoissante. Je n'ai pas particulièrement mauvais moral, mais je termine l'année sans croire à la grâce. Ce soir, j'attends la mort. L'instinct m'a poussé à raconter à mes camarades comment j'en suis arrivé là. Tous se posent la question. Mystère si profond que je ne parviens pas à l'élucider entièrement. Couché à 24 h. 01, au seuil de 1949. Dans un mois, la vie ou la mort ?

JANVIER

SAMEDI 1^{er}

Rien de plus banal que le début de l'année. Je traîne une sombre appréhension. Je n'arrive pas à m'imaginer la grâce. Par contre, je me représente parfaitement l'exécution. Tous les mensonges employés par ce Procureur pour me faire condamner à mort ne quittent plus ma pensée (n'a-t-il pas affirmé que j'avais rempli les bagnes allemands ? !) Est-ce possible que la Justice conserve ce chancre.

JEUDI 6

Dans l'après-midi M. C..., un brigadier, est venu nous tenir compagnie. Le plus chic de tous les gardiens de prison. Pas de mots assez forts pour décrire les qualités d'homme et d'homme de cœur de ce garçon : c'est un éducateur né. Il réchauffe le plus glacé des désespoirs. Les détenus l'aiment, le respectent. Il n'a qu'à se montrer, tout s'arrange : il est connu dans toutes les prisons de France. On en parle partout. Une légende, voilà ce qu'il est devenu. S'il y avait davantage d'hommes comme lui, il y aurait moins d'hommes comme nous. Mourir pour mourir, je souhaite qu'il soit de service. Ce sera ma dernière vision : je la veux belle, calmante.

MARDI 11

Rien de nouveau. Vivement le parloir. Le coiffeur civil est guéri : il est revenu nous écorcher la peau. J'ai beau lui dire qu'il n'est bon à rien, impossible de toucher son amour-propre.

DIMANCHE 16

Journée calme. La visite d'un jeune compatriote. Commis greffier faisant office de Ss-Directeur le dimanche, sympathique. Comme les autres, il a des idées toutes faites sur les détenus. Dans la prison, l'ensemble des détenus disent que je n'ai aucune chance de m'en tirer. Une légende de meurtres m'enveloppe. Je ne m'en débarrasserai jamais. Si je m'en réchappe, on dira que j'ai arrangé le coup avec des millions ! (sic !). Je reste fort. Jusqu'au bout j'espérerai. S'il faut mourir, je leur montrerai comment un Corse nargue le supplice.

VENDREDI 21

Hier au soir, sur les six surveillants qui assurent la garde, quatre de mauvais. Ce matin, le jeune gardien qui m'observe s'appelle B... : dose de méchanceté et de crétinerie inimaginable. Un jour, il m'a souhaité la mort : je lui ai rendu le service de ne pas me plaindre au brigadier. Il risquait une révocation (c'est un nouveau). Pour me remercier, il se déguise en bête fauve. L'autre nuit, il a refusé à Georges de lui éplucher une orange (avec les mains attachées, poignet sur poignet, c'est impossible). Le brigadier l'a obligé à l'éplucher : il a eu l'air malin, ce jeune abruti. Je le traite par le mépris : pas une parole. La quarantaine du pestiféré. Je l'empêche de lire : il faut être dur envers lui, comme il l'est envers nous. La vie apporte chaque jour son tas d'immondices comme le flot les détritiques sur la grève.

VENDREDI 28

Journée amusante. Les surveillants fument des cigarettes truquées (avec un petit explosif de notre fabrication), ils mangent des dattes salées. Nous rions aux larmes. J'aime rire. J'aimais tant le rire clair en cascade de Maman. Ah ! ma Puce chérie, mon Père, ma Sœur ! Combien vous me manquez.

FEVRIER

MARDI 1^{er}

Le courrier fonctionne beaucoup mieux. L'administration sachant que le dénouement s'approche, juge que les lettres de ma Famille m'entretiennent le moral et, par suite, m'empêcheront de

tenter un suicide. Ils ont un trac fou des ennuis. Hier ils ont trouvé une revue cinématographique (Paris-Hollywood) dans mes affaires. Comment je l'ai eue?? Mystère et boule de gomme! Ils se creusent la tête: beaucoup sont vides. La ressource des esprits directeurs est faible. Je rigole doucement!

SAMEDI 5

Ni courrier, ni avocats. Discussion idiote avec deux brigadiers: nous sommes dans le royaume de la mauvaise foi. Méthode: nier l'évidence, opposer la force d'inertie, mettre le tort perpétuel du côté détenu. C'est la bâtisse morale d'une prison. Elle s'élève dans l'ombre de toutes les geoles. Dans l'ombre des pierres et des chaînes: elle ne disparaîtra jamais. Eternelle, comme la nuit succède au jour. Car les prisons existent depuis que la terre supporte deux hommes: le plus fort enfermait le plus faible.

DIMANCHE 6

Impossible de dormir le matin avec leur fouille et contre-fouille. La nuit, les fers des mains gênent pour se reposer. Nous avons habitué la direction à un trop bon moral. Si nous étions ou semblions cafardeux, on regarderait par deux fois avant de nous brimer avec des mesquineries chaque jour nouvelles.

LUNDI 7

L'absence de courrier m'inquiète. L'écoeurement me submerge. Les platitudes grimacières de *certain*s brigadiers, alors qu'ils nous souhaitent la mort tous en chœur, ont achevé de m'exaspérer. Arrachons le masque. Dès aujourd'hui, je les obligerai à abattre leur jeu, à ouvrir leur cœur, à faire accorder leurs paroles avec leurs actes. Moi, le détenu, moi l'enchaîné, le mort vivant, je les confondrai, je les humilierai. Chacun sa place.

MARDI 22

Dispute avec le surveillant des cantines. Les menaces m'indisposent. Mes réclamations à la comptabilité sont gênantes: on me répond par l'épouvantail du cachot. Mauvaise politique. Sa casquette ne lui donne pas tous les droits: c'est un ivrogne. Il fera supporter son humeur variable à d'autres.

MARS

MARDI 1^{er}

Impossible de réaliser que je peux mourir la semaine prochaine. Mourir! Tout quitter... Ne plus les voir, eux trois que

j'adore. Mourir ! Est-ce bien moi qui guette anxieusement le résultat d'une audience où se décide ma vie. Comment ai-je pu en arriver là ? Beaucoup des détails (les grands effets sont tissés de détails) qui m'ont poussé dans cet abîme m'échappent à présent. Nous verrons : je n'ai pas peur. Trouvé une méthode pour parler aisément à Robert ; une sorte de téléphone. J'ai lu « *Ainsi nous ne pensons jamais assez que la vie est un stupéfiant miracle, et il nous faut regarder un corps abandonné à la mort pour comprendre la beauté de sang qui court, la richesse incomparable d'un cœur qui bat.* »

MERCREDI 2

Dans les courses de bobsleigh, le préposé au frein doit juger avant le virage si le bob marche trop vite. Il croit que oui : il devra freiner avant le virage. Après, il est trop tard : impossible de freiner avant la courbe, le bob verserait. S'il se trompe et ne freine pas, le bob passe par dessus le virage : c'est peut-être la mort. S'il freine inutilement, le bob perd la course. Mes avocats, ma Famille, se trouvent dans la situation du freineur d'un bob. L'enjeu c'est moi. Aujourd'hui, ce soir, ils décideront du freinage. Demain, le bob aborde le tournant.

JEUDI 3

Le bob va tourner. Il commence à s'incliner dans le virage relevé. Espoir !

VENDREDI 4

Le bob a gagné la course. Le patin de droite a frôlé le bord extrême de la courbe : ils n'ont pas freiné. Au réveil, l'Aumônier, les yeux brillants de joie, est venu m'annoncer la grâce. Je l'ai embrassé. La joie m'inonde. Que dire de plus ? Un paraphe à côté d'un oui : la vie est là. .

X...